

meura quelques instants immobile, car son patron n'osait interpréter en sa faveur ce signal inespéré. Mais comme la signora le répétait, Giuseppe, qui ne voyait aucune autre gondole près de la sienne, donna quelques coups d'aviron qui l'approchèrent de la maison de la signora Bariletta. Presque au même instant, deux femmes masquées, suivant la coutume vénitienne, mais que Giuseppe reconnut aisément, sortirent de la maison et montèrent dans la gondole.

“ Au Broglio, ” (1), dit celle qui paraissait la plus âgée.

Giuseppe ramait en silence avec sa vigueur ordinaire, mais ses yeux étincelaient d'impatience, sa poitrine se gonflait comme pour soulever un poids énorme, et les coups inégaux de son aviron précipitaient l'avant de la gondole sur les vagues avec une vélocité saccadée qui excitait l'hilarité des gondoliers qui croisaient Giuseppe, et parfois l'inquiétude des deux femmes.

Lorsqu'on fut près du Broglio, la signora Bariletta s'avança vers Giuseppe avec cette gravité majestueuse que donne la confiance d'un immense pouvoir. Elle allait rendre le bonheur à un infortuné, changer d'un seul mot une vie misérable en un avenir de joie et d'amour. L'excellente femme, bien qu'elle eût rejeté longtemps la pensée de cette union, se sentait heureuse elle-même et profondément émue de la félicité que ses paroles allaient faire naître.

Quand la digne matrone eut fait connaître en peu de mots au pauvre gondolier que les rêves d'amour et d'espérance qu'il n'avait jamais caressés dans son imagination que comme de consolantes chimères allaient se réaliser, Giuseppe resta interdit et parut insensible au bonheur qui s'offrait à lui. C'est que le bonheur était, pour cet homme persécuté, pour ce cœur flétri et depuis longtemps résigné à toutes les souffrances, une chose impossible à comprendre.

Semblable à l'aveugle qui, recevant le bienfait de la lumière, ne reconnaît pas d'abord les

objets qu'il avait rêvés dans les ténèbres de son infirmité, et dont les yeux, éblouis à l'aspect des gloires de la nature, se ferment pour dérober leur faiblesse à la clarté qui les inonde, Giuseppe, le regard fixe et la main sur son cœur, interrogeait les premiers mouvements de sa nouvelle existence ; puis succombant à la violence des transports qui tourbillonnaient dans son âme, il s'assit et se prit à pleurer silencieusement.

La signora fit un signe à sa fille, et toutes deux se placèrent aux côtés de l'heureux Giuseppe, soulevant ses robustes mains qui pendaient inertes et séchant par de doux regards les larmes qui ruisselaient sur les joues de cet homme que le malheur avait trouvé de fer. Prés d'une heure s'écoula sans qu'une seule parole fût échangée ; heure sublime et délicieuse qui déroula tout un poème d'amour passionné, de consolations saintes, de promesses brûlantes et d'aveux ineffables.

De retour du Rialto, Giuseppe accompagna dans sa maison la signora Bariletta. Ce n'était plus cet inconnu détesté, maudit, cet homme au regard sombre et de mauvais augure dont le seul aspect inspirait l'effroi, et qui pendant les longues soirées de l'hiver, faisait le sujet de lugubres histoires dans les cabanes des gondoliers. C'était un homme jeune, au maintien grave, à l'œil fier, aux formes énergiques et gracieuses. C'était le meilleur des fils, racontant avec une noble simplicité les malheurs qui s'étaient appesantis sur sa famille et sur lui. La signora Bariletta n'avait jamais cru Giuseppe coupable du meurtre dont on l'avait calomnieusement accusé ; mais elle avait partagé, sans trop savoir pourquoi, la terreur qu'il inspirait généralement. Elle était heureuse de sa surprise en voyant cette transformation inattendue, et elle disait à chaque instant : —

“ Qui pouvait croire que Giuseppe fut un tel homme ? ” La douce Maria, qui souriait de l'étonnement de sa mère, lui répondit tacitement :

“ Moi, je l'avais deviné. ”

La résolution de la signora Bariletta était le fruit d'une combinaison qui faisait honneur à sa

(1) Promenade des nobles.